

XI. DE L'EMPRESSEMENT À RETRANCHER LES PASSIONS, AVANT QUE L'ÂME NE S'HABITUE AU MAL

113. Considérez attentivement, frères, comment sont les choses, et prenez garde de vous négliger, puisque même une petite négligence nous mène à de grands dangers. Je viens de rendre visite à un frère que j'ai trouvé relevant de maladie. En parlant avec lui, j'ai appris qu'il n'avait eu de la fièvre que pendant sept jours. Or, voilà quarante jours de cela, et il n'a pas encore trouvé le moyen de se remettre. Vous voyez, frères, quel malheur c'est de perdre l'équilibre de sa santé. On méprise toujours les petits désordres, et l'on ignore que, si le corps est tant soit peu malade, surtout s'il est de complexion délicate, il lui faut beaucoup de peine et de temps pour se remettre. Ce pauvre frère a eu de la fièvre pendant sept jours, et voici qu'après tant d'autres jours, il n'est pas parvenu à se rétablir. Il en est de même pour l'âme : on commet quelque faute légère, et pendant combien de temps devra-t-on verser son sang, avant de se relever ?

Pour la faiblesse du corps, nous trouvons diverses raisons : ou bien les remèdes n'agissent pas, parce qu'ils sont vieux; ou bien le médecin est inexpérimenté et donne un remède pour un autre; ou bien encore le malade est désobéissant et n'observe pas ses ordonnances. Mais pour l'âme, il n'en va pas ainsi : nous ne pouvons dire en effet que le médecin soit sans expérience et qu'il n'ait pas donné les remèdes convenables, puisque le médecin de nos âmes, c'est le Christ, ¹ qui sait tout et qui donne à chaque passion le remède approprié, je veux dire ses commandements concernant soit l'humilité contre la vaine gloire, soit la tempérance contre la sensualité, soit l'aumône contre l'avarice; bref, chaque passion a pour remède le commandement qui lui est adapté. Le médecin n'est donc pas inexpérimenté. D'autre part, on ne peut dire non plus que les remèdes soient inefficaces, parce qu'ils sont trop vieux. Les commandements du Christ ne vieillissent jamais : ils se renouvellent même, dans la mesure où ils servent. Il n'y a donc pas d'autre obstacle à la santé de l'âme que son propre dérèglement.

114. Prenons donc garde à nous-mêmes, frères, soyons vigilants, tant que nous en avons le temps. Pourquoi nous négliger ? Faisons quelque bien, pour trouver du secours au temps de l'épreuve. Pourquoi gâcher notre vie ? Nous entendons tant d'instructions : peu nous importe, nous les méprisons. Sous nos yeux nos frères nous sont enlevés, et nous n'y prêtons pas attention, tout en sachant que nous aussi, nous approchons peu à peu de la mort. Depuis le début de notre entretien, nous avons dépensé deux ou trois heures de notre temps, et nous nous sommes rapprochés de la mort, mais nous voyons sans frayeur que nous perdons le temps. Comment ne nous rappelons-nous pas ce mot d'un vieillard : «Celui qui perd de l'or ou de l'argent, peut en retrouver, mais celui qui perd du temps, n'en retrouvera pas.» ² De fait nous chercherons, sans la trouver, une seule heure de ce temps. Combien désirent entendre une parole de Dieu et ne le peuvent ? Et nous qui les entendons si souvent, nous les méprisons et ne sortons pas de notre torpeur. Dieu sait si je suis stupéfait de l'insensibilité de nos âmes. Nous pouvons être sauvés et nous ne le voulons pas. Nous pouvons en effet arracher nos passions tant qu'elles sont jeunes, mais nous n'en avons point souci. Nous les laissons se durcir en nous jusqu'au dernier degré du mal. Je vous l'ai dit souvent, autre chose est de déraciner une plante qu'on arrache d'un seul coup, autre chose de déraciner un grand arbre. ³

¹ Le Christ, médecin : cf. S. IGNACE, ad Eph, VII (SC 10, p. 741; ORIGÈNE, Hom, 13 in Luc. (PG 13, 1831), in Jer. 18,5 (GCS, p. 156); ÉVAGRE, lettre 42.

² Apophth. Nau 265 : ROC 1909, p. 369 (cr. PL 73, 939 A).

³ Cf. BARSANUPHE, Nic. 552; S. JEAN CHRYSOSTOME, Hom. 11 in 1 Cor., n° 5 (PG 61, 93).

115. Un grand vieillard se délassait avec ses disciples en un lieu où se trouvaient des cyprès de tailles variées des petits et des grands. Il dit à l'un de ses disciples : «Arrache ce cyprès.» L'arbre était tout petit, et aussitôt, d'une seule main, le frère l'arracha. Le vieillard lui montra ensuite un autre cyprès, plus grand que le premier, en lui disant : «Arrache aussi celui-là.» Le frère l'arracha en le secouant des deux mains. Alors le vieillard lui en désigna un autre plus grand, que le frère eut plus de peine à arracher. Il lui en indiqua un autre encore plus grand : le frère le secoua beaucoup et ne l'enleva qu'à force de peine et de sueurs. Enfin, le vieillard lui désigna un autre arbre encore plus grand, et cette fois le frère, après beaucoup de travail et de sueurs, ne put l'arracher. Le vieillard, voyant son impuissance, ordonna à un autre frère de se lever et de l'aider. A deux ils purent l'arracher. «Ainsi en est-il des passions, frères, leur dit alors le vieillard. Tant qu'elles sont petites, nous pouvons les retrancher facilement, si nous le voulons. Mais si nous les négligeons parce qu'elles sont petites, elles se durcissent, et plus elles se durcissent, plus elles exigent de peine. Si elles ont jeté de profondes racines en nous, nous ne parviendrons plus, même avec effort, à nous en défaire, à moins de recevoir du secours des saints qui, après Dieu, s'occupent de nous.»

Voyez quelle force ont les enseignements des saints vieillards. Et le Prophète nous donne à ce sujet la même leçon, quand il dit dans le psaume : «Misérable fille de Babylone, bienheureux qui te rendra tout ce que tu nous as rendu. Bienheureux qui saisira tes petits enfants pour les broyer contre la pierre» (Ps 136,8-9).

116. Mais examinons ces mots un à un. Par «Babylone», le Prophète entend la confusion; il l'interprète ainsi d'après Babel, qui précisément est Sychem. Par «fille de Babylone», il entend l'iniquité, car l'âme est d'abord dans la confusion, puis elle commet le péché. Il appelle «misérable» cette fille de Babylone, car le mal n'a ni être ni substance, comme je vous l'ai dit une autre fois. C'est notre négligence qui le tire du non-être, et notre amendement qui le fait s'évanouir de nouveau dans le néant. Le saint Prophète continue, comme s'adressant à la fille de Babylone : «Bienheureux qui te rendra tout ce que tu nous as rendu.» Voyons ce que nous avons donné, ce que nous avons reçu en échange, et ce que nous devons rendre. Nous avons donné notre volonté, et nous avons reçu en retour le péché, Sont proclamés bienheureux ceux qui «rendent» le péché : le rendre, c'est ne plus le commettre. «Bienheureux, poursuit le psalmiste, qui saisira tes petits enfants et les brisera contre la pierre.» Cela signifie : bienheureux celui qui, dès le principe, ne laisse pas tes rejetons, c'est-à-dire les pensées mauvaises, grandir en lui et accomplir le mal, mais qui, tout aussitôt, pendant que ce sont encore de «petits enfants» et avant qu'ils aient grandi et se soient fortifiés en lui, les saisit, les brise contre la pierre, qui est le Christ (I Cor 10,4) et les anéantit en se réfugiant près du Christ. ⁴

117. Voilà comment les Vieillards et la sainte Écriture s'accordent unanimement à proclamer bienheureux ceux qui combattent pour retrancher les passions encore jeunes, avant de faire l'expérience de leur douleur et de leur amertume. Faisons tous nos efforts, frères, pour obtenir miséricorde. Prenons un peu de peine, et nous trouverons beaucoup de repos.

Les pères ont dit ⁵ comment chacun devait périodiquement purifier sa conscience en examinant chaque soir comment il a passé la journée, et chaque matin comment il a passé la nuit, puis en faisant pénitence devant Dieu pour les péchés qu'il a vraisemblablement commis. Mais en vérité nous qui commettons de nombreuses

⁴ cf. ORIGÈNE, In Numeros hom, 20, 2 et In libr, Jesu Nave Hom. 15, 3 (GCS, t. 7, p. 190 et 387; SC 29, p. 398, et 71, p. 343); INSTRUCTIONS, XI, § 115-117 S. HILAIRE, Tr, in Ps, 136, 14 (PL 9, 784); S. AMBROISE, De poenit. II, 106 (PL 16, 523); S. JÉRÔME, Ep, 22, 6 (éd. Labourt, t. 1, p. 117), Comment, in Ps, 136 (CC 72, p, 242); HESYCHIUS (PG 93, 1488 D).

⁵ cf. Apopht, Nisteros 5 (PG 65, 308); Nau 264 (ROC 1909, (369); PL 73, 938 D.

fautes, nous avons bien besoin, oublieux que nous sommes, de nous examiner aussi toutes les six heures pour connaître comment nous les avons passées et en quoi nous avons péché. Que chacun de nous se demande alors : «N'ai-je rien dit qui ait blessé mon frère ? En le voyant faire quelque chose, ne l'ai-je pas jugé ou méprisé ? Ou n'ai-je pas parlé contre lui ? N'ai-je pas murmuré contre le cellérier, qui ne me donnait pas ce que je lui demandais ? N'ai-je pas humilié et contristé le cuisinier en faisant remarquer que les mets n'étaient pas bons ? Ou bien n'ai-je pas simplement murmuré de dégoût dans mon cœur ?» Car c'est péché que de murmurer même intérieurement. Et encore : «Si le canonarque ⁶ ou un autre frère m'a dit un mot, l'ai-je bien supporté ? Ne l'ai-je pas plutôt contredit ?» C'est ainsi que nous devons nous demander, après chaque journée, comment nous l'avons passée. Et il faut faire un examen semblable pour la nuit : S'est-on levé avec empressement pour la vigile ? Ne s'est-on pas impatienté contre le reveilleur, ou n'a-t-on pas murmuré contre lui ? Car il faut savoir que celui qui nous réveille pour la vigile nous rend grand service et nous procure de grands biens : il nous réveille pour que nous puissions nous entretenir avec Dieu, prier pour nos péchés et être illuminés. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas avoir pour lui ! Vraiment il faut le tenir d'une certaine manière pour l'instrument de notre salut.

118. Je vais vous raconter à ce propos une histoire merveilleuse que j'ai entendu dire d'un grand vieillard dioratique. ⁷ A l'église, quand les frères commençaient à psalmodier, il voyait un personnage resplendissant sortir du sanctuaire avec un petit vase contenant de l'eau bénite et une cuillers. Il plongeait la cuiller dans le vase, et, passant devant tous les frères, il les marquait chacun d'une croix. Des places qu'il trouvait vides, il marquait certaines et laissait les autres. Quand la psalmodie était près de se terminer, le vieillard le voyait de nouveau sortir du sanctuaire et refaire les mêmes gestes. Un jour, il le retint, et se jetant à ses pieds, le supplia de lui apprendre ce qu'il faisait et qui il était. «Je suis un ange de Dieu, lui dit le personnage resplendissant, et j'ai reçu la mission de marquer ainsi ceux qui se trouvent à l'église au commencement de la psalmodie et ceux qui restent jusqu'à la fin, en raison de leur ferveur, de leur zèle et de leur bonne volonté. – Mais pourquoi marquez-vous les places de certains absents ?» demanda le vieillard. Et le saint ange répondit : «Tous les frères zélés et de bonne volonté, qui sont absents pour une grave infirmité et avec l'assentiment des pères, ou qui sont occupés par quelque obédience, reçoivent eux aussi la marque, parce qu'ils sont de cœur avec ceux qui psalmodient. C'est seulement ceux qui pourraient être là et qui sont absents par négligence, que j'ai ordre de ne point marquer, car eux-mêmes s'en rendent indignes,»

Vous voyez quel bienfait le reveilleur procure au frère qu'il réveille pour l'office conventuel. Faites donc tous vos efforts, frères, pour ne jamais être privés de la marque du saint ange. S'il arrive qu'un frère soit distrait et qu'un autre le rappelle à son devoir, il ne doit pas s'irriter, mais, attentif au bien qu'il reçoit, remercier ce frère, quel qu'il soit.

119. Lorsque j'étais au monastère (de l'abbé Séridos), l'abba, sur le conseil des vieillards, ⁸ me donna la charge d'hôtelier. Je relevais alors d'une grave maladie. Les hôtes survenaient, et je veillais le soir avec eux. Puis c'était le tour des chameliers; je devais pourvoir à leurs besoins. Et souvent, après que je m'étais couché, de nouvelles nécessités se présentaient qui m'obligeaient à me relever. Pendant ce temps-là, l'heure de la vigile arrivait. Je n'avais pris qu'un peu de sommeil, et le canonarque

⁶ Titre donné au moine qui appelle ses frères à la psalmodie en qualité de réglemantaire et qui dirige cette psalmodie en qualité de maître de chapelle. (J. PARGOIRE, L'Eglise byzantine, p,104),

⁷ C'est-à-dire, doué du charisme de la diorasis, faculté mystique de voir ce qui, pour le commun des mortels, est invisible.

⁸ C'est-à-dire Barsanuphe et Jean.

venait me réveiller. Je me trouvais brisé et comme anéanti par suite du travail ou de la maladie, car j'avais encore des accès de fièvre lente. Accablé de sommeil, je lui répondais : «Bien, Père. Qu'on se souvienne de ta charité, que Dieu t'en donne récompense ! A tes ordres, je viens, Père.» Mais dès qu'il était parti, je retombais dans mon sommeil, et j'étais fort affligé de me lever en retard pour la vigile. Comme il ne convenait pas au canonarque de rester constamment auprès de moi, je fis appel à deux frères, demandant à l'un de m'éveiller et à l'autre de ne pas me laisser m'assoupir à la vigile. Et croyez-moi, frères, je les regardais comme les auteurs de mon salut, et j'avais presque de la vénération pour eux. Tels sont les sentiments que vous devez avoir vous aussi à l'égard de ceux qui vous réveillent pour l'office conventuel et pour toute autre bonne œuvre.

120. Nous disions donc qu'on doit examiner comment on a passé la journée et la nuit. Avons-nous été attentifs à la psalmodie et à la prière ? Nous sommes-nous laissé captiver par des pensées passionnées ? Avons-nous bien écouté les lectures divines ? N'avons-nous pas abandonné la psalmodie et quitté l'église par légèreté d'esprit ? Si on s'examine ainsi chaque jour, en s'appliquant à se repentir de ses fautes et à s'en corriger, on commence à diminuer la fréquence du péché : par exemple huit fois au lieu de neuf. De la sorte, progressant peu à peu avec l'aide de Dieu, on empêchera les passions de se fortifier en soi. Car c'est un grand danger de tomber dans l'habitude d'une passion; celui qui en est arrivé là, je le répète, même s'il le désire, n'est plus capable seul de se rendre maître de la passion, à moins de recevoir de l'aide de quelques saints.

121. Voulez-vous que je vous parle d'un frère qui avait une passion à l'état d'habitude ? Écoutez son histoire très lamentable. Lorsque j'étais au monastère (de l'abbé Séridos), les frères, je ne sais pourquoi, prenaient plaisir à me manifester leurs pensées en toute simplicité. On disait même que l'abbé, sur le conseil des vieillards, m'avait chargé du soin de les entendre. Un jour, donc, un frère vient me dire : «Pardonne-moi, et prie pour moi, père, car je vole pour manger. – Pourquoi, lui demandé-je, as-tu faim ? – Oui, je n'ai pas assez à la table des frères, et je ne peux pas demander. – Pourquoi ne vas-tu pas le dire à l'abbé ? – J'ai honte. – Veux-tu que j'aille le lui dire ? – Comme tu voudras, Père.» J'allai donc exposer la chose à l'abbé, et il me dit : «Par charité, prends soin de lui de ton mieux.» Je le pris donc en charge et dis pour lui au cellérier : «Aie la bonté de donner à ce frère tout ce qu'il désire, quelle que soit l'heure à laquelle il vienne te trouver, et ne lui refuse rien. – Entendu !» répondit le cellérier. Le frère y alla quelques jours, puis revint me dire : «Pardonne-moi, Père, j'ai recommencé à voler. – Pourquoi ? lui demandé-je. Le cellérier ne te donne-t-il pas ce que tu veux ? – Si, pardon ! il me donne tout ce que je veux, mais j'ai honte devant lui. – As-tu honte aussi devant moi ? – Non. Alors, quand tu auras envie de quelque chose, viens le prendre chez moi, mais ne vole plus.»⁹

J'avais alors le service de l'infirmerie. Le frère venait m'y trouver et recevait tout ce qu'il désirait. Mais, quelques jours après, il se remit à voler. Il vint tout affligé me dire : «Je vole encore. – Pourquoi donc, mon frère ? lui dis-je. Est-ce que je ne te donne pas tout ce que tu veux ? – Si. – Aurais-tu honte de recevoir quelque chose de moi ? – Non. – Alors, pourquoi voles-tu ? – Pardonne-moi, je ne sais pourquoi. Je vole comme ça, tout bonnement. – Sérieusement, dis-moi, que fais-tu de ce que tu voles ? – Je le donne à l'âne.»

Et l'on découvrit en effet que ce frère dérobaient des fèves, des dattes, des figues, des oignons, bref, tout ce qu'il trouvait. Il le cachait sous sa paillasse, ou ailleurs. Finalement, ne sachant qu'en faire, et voyant toutes ces choses se perdre, il allait les jeter ou les donner aux bêtes.

⁹ Réminiscence d'Apophth. Daniel 6, Cr. PG 65, 156 BC, où l'on voit que Dorothee imite ainsi la conduite de l'abba Arsène vis-à-vis d'un cleptomane, sans plus de succès que lui d'ailleurs.

122. Vous voyez ce que c'est que d'avoir une passion à l'état d'habitude. Quel malheur, quelle misère, n'est-ce pas ? Ce frère savait que c'était mal, il savait qu'il faisait mal, il en était désolé, il en pleurait, et pourtant le malheureux était entraîné par la mauvaise habitude que sa négligence passée avait établie en lui. Comme l'a bien dit l'abbé Nisteros : «Quiconque est entraîné par une passion, devient esclave de la passion.» Que Dieu dans sa bonté nous arrache aux mauvaises habitudes, pour qu'il n'ait pas à nous dire : «A quoi sert mon sang, ma descente dans la mort ?» (Ps 29,10).

Je vous ai déjà dit ailleurs comment on tombe dans une habitude. Car on n'appelle pas coléreux celui qui se met en colère une fois, ni impudique celui qui commet une seule impureté, pas plus qu'on ne dira charitable celui qui fait une seule fois l'aumône. C'est la vertu et le vice pratiqués d'une manière continue qui engendrent une habitude dans l'âme, et cette habitude fait ensuite le châtement ou le repos de l'âme. Nous avons dit une autre fois comment la vertu procure le repos de l'âme et comment le vice la châtie. C'est que la vertu est naturelle et qu'elle est en nous. «Ses germes sont indestructibles.» Je vous disais donc que s'habituer à la vertu par la pratique du bien, c'est recouvrer son état propre, c'est revenir à la santé, tout comme on recouvre la vue normale après une maladie des yeux ou sa santé propre et naturelle après n'importe quelle autre maladie. Mais il n'en va pas de même du vice. Par la pratique du mal, nous prenons une habitude étrangère et contre nature, nous contractons une sorte de maladie chronique, et nous ne pourrions plus recouvrer la santé sans un secours abondant, sans beaucoup de prières et de larmes capables d'exciter en notre faveur la miséricorde du Christ.

C'est aussi ce que nous constatons pour le corps. Certains aliments, par exemple, produisent de l'humeur mélancolique, tels le chou, les lentilles, etc. Ce n'est pas néanmoins le fait de manger une ou deux fois du chou, des lentilles ou autre chose semblable, qui engendre l'humeur mélancolique, mais en prendre continuellement fait abonder l'humeur, provoque chez le sujet des fièvres brûlantes et lui apporte mille autres inconvénients. Ainsi en est-il pour l'âme : si on persévère dans le péché, il naît dans l'âme une habitude vicieuse, et c'est cette habitude qui fait son châtement.

123. Il faut pourtant que vous sachiez ceci : il arrive qu'une âme ait du penchant pour une passion. Si elle se laisse aller seulement une fois à en accomplir l'acte, elle court le risque de tomber aussitôt dans l'habitude de cette passion. La même chose arrive pour le corps. Si quelqu'un est d'un tempérament mélancolique par suite de sa négligence passée, un seul aliment de cette nature pourra peut-être exciter et enflammer aussitôt en lui l'humeur.

Il faut donc beaucoup de vigilance, de zèle et de crainte pour ne point tomber dans une mauvaise habitude. Croyez-moi, frères, celui qui a une seule passion à l'état d'habitude, est voué au châtement. Il peut lui arriver de faire dix bonnes actions pour une seule mauvaise selon sa passion, cette unique action provenant de l'habitude vicieuse l'emporte sur les dix bonnes. C'est comme si un aigle s'était entièrement dégagé du filet, en y laissant seulement sa griffe accrochée : par cette attache insignifiante, toute sa force se trouve anéantie. Car il a beau se trouver complètement hors du filet, si une seule de ses griffes reste prise, n'est-il pas encore captif du filet ? Et le chasseur ne pourra-t-il pas l'abattre quand il le voudra ? Ainsi en est-il de l'âme : si elle a une seule passion devenue habitude, l'ennemi la renverse quand bon lui semble, il l'a en son pouvoir grâce à cette passion. C'est pourquoi je ne cesse de vous le dire, ne laissez pas une passion créer en vous une habitude. Luttons plutôt en demandant à Dieu, nuit et jour, de ne point tomber en tentation. Si nous avons le dessous, hommes que nous sommes, et si nous glissons dans le péché, hâtons-nous de nous relever aussitôt. Faisons pénitence. Pleurons devant la divine bonté. Veillons, combattons, et Dieu, voyant notre bonne volonté, notre humilité et notre contrition, nous tendra la main et nous fera miséricorde. Amen.